

LETTRE À GÉRARD FARASSE, INSOLITEUR

Jean-Luc STEINMETZ

Au-dehors marchent les nuages. N'aie crainte. Ce n'est que le soir.
Comme le Marchand du Sel seulement pour mon café je broie du noir.
On me demande quelques mots pour saluer tes œuvres.
Grand bien y fasse, Farasse ! Faut-il accumuler des preuves ?
Tu étales parfois en vue de les signer tes livres.
De ce rituel tu rêvais avant même de savoir lire.
Peut-être te faudra-t-il encore beaucoup d'autres saisons
pour découvrir le fin du fin et pour le dire à ta façon.
Car il n'est d'autre motif à tes pas et à tes gestes
que de saisir l'incompréhensible de notre condition terrestre et céleste.
Tu as quelque sympathie sereine pour l'enfui,
Mais comme moi tu n'embrasses pas les memento mori.
Simplement quand l'horizon se précipite vers nous
notre tête se détourne pour mieux en éviter les coups
et l'enfance avec ses riens, avec sa sonorité d'« enfance »,
revêtue d'un léger soleil souriante vers nous s'avance.
Jamais on ne se guérit de ça. Pas plus que l'on renonce aux anges
dont j'aime qu'ils se manifestent à l'instant précis du silence.
Très tôt, mais je ne sais pas bien, tu as fabriqué ta mythologie
avec des ficelles, du crin, des marionnettes et des magies.
Nous croyons parfois qu'elle se confond avec la littérature.
Mais autre chose surgit au-delà de la devanture.
Il s'en faut de deux trois syllabes pour que le tour réussisse
ou pour que l'écuyère en son roule à plat dans le précipice.
Chaque objet de lettres que tu façannes avec le soin d'un bricoleur
sera déchiré – crois-moi – comme la poupée dont on voulait savoir le cœur.
À la mesure des jouissances invulnérables que tu n'as pas eues